

LA FONDATION DE LA FAMILLE J.W. MCCONNELL

Discours prononcé à la collation des grades

par

Tim Brodhead

Président-directeur général de La fondation de la famille J.W. McConnell

alors qu'il s'est vu décerner un doctorat honorifique en droit

par l'Université Dalhousie

Halifax, Nouvelle Écosse

Le 30 mai 2005

Monsieur le Chancelier, président Traves, distingués invités, professeurs et - surtout - chers diplômés, parents, fidèles amis et proches.

Voici venu le moment pour vous, qui avez trimé dur et renoncé à bien des plaisirs terrestres afin de décrocher ce diplôme tant convoité, d'écouter brièvement quelqu'un qui n'en a pas fait autant et qui se propose de vous donner généreusement des conseils que vous vous empresserez d'oublier. N'ayez crainte : cela ne prendra que dix minutes et il n'y a pas de test.

Mais comme le disent les Irlandais réunis à l'occasion d'une veillée funèbre, le défunt se doit d'être de la partie même s'il ne risque pas de dire grand-chose!

Les professeurs tout comme ceux et celles qui collectionnent les diplômes savent pertinemment que les discours prononcés lors de cérémonies comme celle d'aujourd'hui consistent autant à féliciter les finissants qu'à donner de bonne foi des conseils sur la façon de mener une existence agréable et à évoquer rapidement les défis qu'il faudra relever. La part réservée aux félicitations est la plus agréable, d'autant plus qu'elle est vraiment sincère. Je rends hommage à ce que vous avez accompli non seulement pour l'effort que cela vous a demandé mais aussi parce que – il faut bien l'admettre – nous avons besoin de vous sur le terrain. Le monde est aux prises avec de graves problèmes et nous souhaitons que vous vous y attaquiez sans plus tarder.

Le journaliste américain Tom Brokaw a écrit il y a quelques années un livre intitulé *The Greatest Generation*. Il n'était pas question de ma génération mais de celle qui a connu la Grande dépression et la Seconde Guerre mondiale, qui a vaincu le nazisme et qui est à l'origine d'une prospérité économique qui aura duré pour ainsi dire jusqu'à maintenant – du moins pour ceux d'entre nous qui ont eu la chance de naître dans des pays riches. Il s'agit de la génération de mes parents et de vos grands-parents. Une génération dont la grande majorité n'a pourtant pas fait d'études post-secondaires – mais je ne m'étendrai pas sur le sujet aujourd'hui.

Si jamais M. Brokaw donne une suite à son ouvrage et écrit un livre sur ma génération, je sais malheureusement qu'il n'y sera pas fait référence à « la deuxième meilleure génération ». Nous avons grandi – en Amérique du Nord du moins - dans un monde prospère et somme toute en paix. Une fois nos études terminées, nous n'avions aucun mal à nous trouver un emploi; certains d'entre nous ont choisi de partir à la découverte du monde et d'autres encore se sont offerts pour aller enseigner dans des anciennes colonies ayant accédé depuis peu à l'indépendance. Nous tenions tout pour acquis et étions sincèrement résolus à changer le monde, mais pas pour autant notre façon d'être. Sans vouloir exagérer les choses, disons qu'il nous arrivait de penser que le monde devrait être davantage à notre image!

Nous étions pourtant partis du bon pied en luttant pour les droits civiques aux États-Unis et contre l'apartheid en Afrique du Sud. Mais nous nous sommes laissés distraire ou avons peut-être cédé à un excès de confort. La situation des autochtones au Canada n'a pas vraiment retenu notre attention et, sans même en avoir vraiment conscience, nous avons trouvé normal que ceux qui touchaient auparavant sept fois plus que d'autres en gagnent désormais soixante-dix fois plus.

Jamais encore dans l'histoire de l'humanité une génération n'aura-t-elle eu de telles possibilités de changer le monde de façon durable et pour le mieux. Nos parents ont amorcé le processus en mettant sur pied le Plan Marshall afin de reconstruire l'Europe ravagée par la guerre. Nous avons eu une occasion encore plus grande d'en finir avec le legs d'un ou deux siècles de colonialisme et de combler le fossé séparant les privilégiés des laissés-pour-compte, et nous avons disposé de vingt-cinq années de prospérité pour y arriver. Pourtant, nous avons échoué. Pour dire vrai, nous n'avons pas échoué; nous n'avons rien tenté. Nous avons assisté à la chute du colonialisme et à la fin de la guerre froide, ce qui devait permettre de dégager des sommes colossales pour améliorer les conditions de vie de l'humanité entière en lui donnant accès à une instruction et à des soins de santé adéquats, à des débouchés et à un niveau de vie décent, que dis-je, simplement à un minimum de dignité humaine. Seulement voilà, il semblait plus urgent de réduire les impôts et d'augmenter l'avoir des mieux nantis. Loin de nous l'idée de vous priver, vous et vos enfants, de pétrole; mais il faut bien avouer que ces véhicules utilitaires sport sont gourmands! Nous avons constaté qu'il était possible d'éliminer à peu de frais des maladies qui ont de tout temps menacé l'espèce humaine – entre autres la variole et la polio –, mais voilà qu'est apparue la pandémie du VIH/sida; Stephen Lewis et une poignée d'activistes communautaires sont alors partis en croisade pour tenter d'obtenir des ressources susceptibles de sauver des millions de vies. Et dans tout ça, il nous fallait trouver un remède à l'obésité et au déficit d'attention.

Comme l'a dit Margaret Atwood, après avoir pleuré le lait que vous avez renversé, il vous reste un verre de lait à moitié vide ou à moitié plein. Je pense que nous vous laissons un verre à moitié vide, mais si j'étais vous, je dirais qu'il est à moitié plein.

Il y a pourtant du bon au fait que ma génération ait failli à ses devoirs (ou fait preuve d'un manque d'attention, si vous préférez). C'est à vous que reviendront la responsabilité et l'honneur d'achever ce que nous avons à peine entamé : vous allez finalement pouvoir trouver un remède aux nombreuses maladies qui sévissent de nos jours; vous allez nous affranchir de notre dépendance aux combustibles fossiles et nous proposer davantage de solutions durables; vous allez, comme nous le demandions, faire des autres nos égaux en repensant notre système économique mondial de façon à ce qu'il ne serve plus seulement les intérêts des biens nantis et des plus puissants.

Mais vous serez peut-être tentés, tout comme nous l'avons été, de remettre à plus tard ces tâches pénibles pour goûter à quelques satisfactions immédiates, de vous complaire dans votre sentiment d'impuissance (« Quelle différence une seule personne peut-elle faire? ») et de vous dire qu'il faut être réaliste, ce qui revient à accepter le statu quo.

Pourquoi alors faudrait-il qu'il en soit autrement pour vous? D'une certaine façon, nous avons eu plus de chance. Nous pensions que nous pouvions nous offrir le luxe de ne pas choisir - il est peut-être vrai que nos systèmes écologiques se dégradent, que trois millions d'individus ont péri au Congo et que nos dirigeants politiques n'ont toujours pas réussi, comme ils s'y étaient pourtant engagés voilà plus d'une décennie, à éliminer la pauvreté chez les enfants au Canada, mais ce n'est pas évident de changer la nature humaine, et de quel droit nous immiscerions-nous dans les querelles d'autrui? Le gouvernement n'est pas un instrument collectif qui sert à gérer la société mais plutôt un moyen pour les bureaucrates de s'immiscer dans les affaires d'autrui. Il y a certes des problèmes, mais nous nous en occuperons en temps et lieu.

Eh bien, le temps est venu de le faire. Comme l'a dit Oscar Wilde, l'optimisme se fonde sur la simple terreur. Nous sommes presque arrivés à un point de non-retour où le changement se fera, que nous le voulions ou non. Nous ne savons pas au juste ce qui finira par avoir raison de nous : les changements climatiques, la révolte de ceux qui sont témoins – sans pouvoir en profiter – de notre prospérité ou le transfert, symptomatique de notre époque, de la richesse économique mondiale qui délaisse graduellement l'Europe et l'Amérique du Nord au profit de l'Asie.

Selon le théorème de Thomas tiré de la sociologie, « ce qui est perçu comme étant réel l'est pour ce qui est de ses conséquences ». Si votre génération est d'avis qu'elle doit et peut changer le monde, c'est effectivement ce que vous ferez. Vous avez les ressources et la préparation voulues; il vous suffit de mettre à contribution l'esprit critique que l'Université Dalhousie vous a permis d'aiguiser pour voir au-delà des images rassurantes diffusées par les médias, de ce cynisme facile qui a empêché nombre des meilleurs de ma génération de se lancer en politique et de cette crainte de l'échec qui est un prétexte pour ne rien tenter. Il vous arrivera d'échouer; si ce n'est

pas le cas, c'est que vous ne fixez pas la barre assez haut. Mais comme le fait remarquer Marianne Williamson, « notre plus grande crainte n'est pas tant de ne pas être à la hauteur que d'avoir un pouvoir démesuré. C'est notre rayonnement, et non la partie obscure de notre être, qui nous effraie le plus ».

J'observe ce rayonnement au quotidien chez les jeunes entrepreneurs et innovateurs sociaux qui mettent à contribution leur intelligence, leur connaissance actuelle du monde et leur formidable énergie pour s'attaquer à des problèmes sociaux et économiques pressants au Canada comme à l'étranger. Ils me procurent un réel sentiment d'optimisme! Et contrairement à nombre d'entre nous, ils savent qu'il faut, pour changer le monde, commencer par changer soi-même; *vous devez être l'agent du changement recherché!*

En cette journée mémorable, je ne saurais trop répéter que vous avez les moyens d'agir et que vous êtes vraiment privilégiés. Laissez-moi vous citer un auteur inconnu :

« Si vous vous êtes réveillés aujourd'hui plutôt en bonne santé, vous êtes plus choyés que le million de personnes qui ne survivront pas à la semaine.

Si vous n'avez jamais connu les dangers d'une bataille, la solitude de l'incarcération, l'agonie de la torture ou les affres de la famine, vous êtes avantagés par rapport à 500 millions de personnes dans le monde.

Si vous avez de la nourriture dans votre réfrigérateur, des vêtements sur le dos, un toit et un endroit pour dormir, vous êtes plus riches que soixante-quinze pour cent du reste de l'humanité.

Si vous avez de l'argent à la banque et dans votre porte-monnaie, et de la petite monnaie qui traîne sur votre commode, vous faites partie des huit pour cent les mieux nantis de la planète.

Si vous savez garder la tête haute et le visage souriant et vous montrer vraiment reconnaissants, vous êtes à part, car la majorité le peut aussi mais n'en fait rien. »

Je terminerai en citant le Dr. Seuss, ce grand philosophe américain :

*Vous avez un cerveau dans la tête.
Vous avez des pieds dans vos souliers
Vous pouvez vous orienter
Dans la direction de votre choix.
À vous de jouer. Et vous savez ce que vous savez.
Et c'est VOUS qui déciderez où aller!*

Bon voyage à tous! Le monde vous attend, et compte sur vous!